

Carrousel international du film de Rimouski **Quinze ans d'enthousiasme indéfectible**

Denyse Therrien

Volume 16, numéro 4, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33850ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Therrien, D. (1998). Carrousel international du film de Rimouski : quinze ans d'enthousiasme indéfectible. *Ciné-Bulles*, 16(4), 18-21.

Quinze ans d'enthousiasme indéfectible

par Denyse Therrien

«Survivre» est sûrement l'un des verbes les plus employés par les temps qui courent. À l'ère où les compressions budgétaires, l'attrition du personnel, la rationalisation des ressources, et bien d'autres formules semblables font frémir les individus aussi bien que les organisations publiques ou privées et, encore plus, les organismes sans but lucratif, survivre tient du miracle. On le verra ici, cela tient aussi et avant tout de la foi, de la volonté et de l'engagement des gens qui se battent pour une cause.

Le Carrousel international du film de Rimouski fêtait cette année sa quinzième édition. Il s'agit d'un festival international qui se déroule en province — quand le vent et le froid repoussent les touristes plutôt qu'ils ne les attirent — événement pour la jeunesse, manifestation sans glamour, perpétuation d'un art qui n'est plus dans le vent, le cinéma. Le Carrousel, à première vue, n'a aucune des qualités qui puissent lui garantir la pérennité. Pourtant, la directrice générale et son équipe n'arrêtent pas d'échafauder des projets d'avenir.

Une évolution exemplaire

Né, en 1983, du désir de quelques adultes de présenter des films pour la jeunesse à leurs enfants que les salles de cinéma négligeaient, le Carrousel est passé d'une programmation commerciale — les films de Walt Disney, entre autres — à un cinéma de répertoire pour jeunes. Ce fut tout d'abord deux jours de visionnement, dans une seule salle. Mais, dès la première édition, des professionnels du cinéma — notamment les cinéastes André Melançon et Danyèle Patenaude — sont venus à Rimouski à titre gracieux pour donner des ateliers aux élèves. Selon Sylvie Blanchette, la directrice du festival, «ce sont les ateliers qui nous ont obligés à proposer plus que trois jours de programmation et d'événements. Les classes

étaient nombreuses à vouloir profiter des ateliers. On a donc élargi les ateliers en même temps qu'on ne pouvait recevoir tout le monde parce que nous avions seulement une salle à notre disposition. La deuxième année, on a rajouté une journée parce que des enseignants avaient manifesté le désir de venir avec leurs classes, le vendredi. À force d'ajouter des journées, le Carrousel dure maintenant une semaine, mais je sens qu'il va falloir l'allonger encore.»

«Les ateliers duraient déjà toute la semaine. Au début, il y avait deux animateurs; cette année, ils sont cinq à offrir deux ateliers par jour. Ils rencontrent près de 30 jeunes en classe. Il y a aussi les ateliers de la Lanterne Magique, en cinéma d'animation, qui rassemblent dix groupes de dix adolescents pendant la fin de semaine. Chaque équipe fait un petit film d'animation de 30 secondes autour d'un thème et sur une musique choisie. Ces ateliers ont un succès fou, année après année.»

La petite différence

Même s'ils participent à d'autres manifestations cinématographiques — pas autant qu'ils le souhaiteraient toutefois, faute de fonds —, les organisateurs du Carrousel tiennent beaucoup à la spécificité de leur festival. Habités de Berlin (où il y a un gros marché du film), de Laon, en France, avec qui ils établissent de nombreux échanges, et d'Annecy où, tous les deux ans, ils découvrent l'ensemble de la production de films d'animation, le Carrousel se distingue des autres festivals pour jeunes par son jury.

Au Carrousel, le sort des films et des cinéastes est entre les mains d'adolescents qui ont entre 14 et 17 ans. Cette année, 13 jeunes dont 4 Rimouskois et 9 jurés venus de différents pays d'Europe, décideront, seuls, quels films mériteront les divers Camério qui sont attribués au meilleur long métrage, au meilleur court métrage, à la meilleure actrice et au meilleur acteur ainsi que le Camério humanitas. Le grand public remet également un prix.

Sylvie Blanchette est très fière de la façon dont fonctionne le jury à Rimouski: «Ce jury-là n'est pas politique! Eux s'en fichent que Rock Demers ou que le réalisateur soit présent. S'ils n'aiment pas le film, tant pis! Il n'y a jamais eu de pression de notre part. Quand ils arrivent, on ne les connaît pas. Ils sont tous mineurs et logent dans des familles d'accueil. Ils travaillent fort et peu importe la durée du film, les discussions sont longues. Lors de la dernière journée du festival, j'ai vu des délibérations durer jusqu'à

Palmarès 1997

**CAMÉRIO MEILLEUR
LONG MÉTRAGE:**
le Roi des masques
de Wu Tian Ming
(Chine, 1996)

**CAMÉRIO MEILLEUR
COURT MÉTRAGE:**
Et le poussière retombe
de Louise Johnson
(Canada, 1997)

**CAMÉRIO MEILLEURE
ACTRICE:**
*Chao Yim Yin dans
le Roi des masques*
de Wu Tian Ming
(Chine, 1996)

**CAMÉRIO MEILLEUR
ACTEUR:**
*Shu Yuk dans
le Roi des masques*
de Wu Tian Ming
(Chine, 1996)

CAMÉRIO HUMANITAS:
*Juste faire partie
de l'univers*
de Bert et Geert Goethem
(Belgique, 1997)

**CAMÉRIO GRAND
PUBLIC:**
*la Vengeance
de la femme en noir*
de Roger Cantin
(Québec, 1996)



Un atelier d'initiation au cinéma dans le cadre du Carrousel international du film de Rimouski

quatre heures pour un film parce qu'il n'y avait pas consensus parmi les membres du jury; ils l'ont revisionné. Les discussions ne se limitent pas à: "j'aime ça, j'aime pas ça". Personne n'a le droit d'assister à leurs délibérations. Quand les caméras de télévision se pointent, ils simulent des discussions. Jamais, dans leur travail, ils ne subissent de pressions venant d'adultes ou de professionnels du cinéma. Et contrairement à d'autres festivals, nous n'avons qu'un seul jury. À Berlin, par exemple, il y a le jury UNICEF, un jury formé de professionnels et de jeunes.»

La sélection

Qui pourrait croire qu'encore aujourd'hui il y ait des sujets tabous? La directrice du festival se montre déçue que certains films qui traitent de sujets aussi importants que le sida chez les jeunes (**Attendre encore** d'Isaac Mabikwa, 1996) ou l'homosexualité (**Sébastien** de Svend Wam, 1997) ne soient pas davantage diffusés. Elle a quand même le courage de programmer ces films-là, tout en sachant qu'ils ne feront pas salle comble, loin de là, les professeurs n'emmenant pas leurs élèves les voir. Quelle

belle occasion pour aborder ces sujets difficiles avec les élèves: «Le sida, c'est une réalité qui touche les jeunes. On semble croire qu'à Rimouski, qui n'est pas une grande ville, ça n'existe pas. Un film sur le sport, ça passe mieux...»

La sélection ne s'effectue pas comme dans les autres festivals où l'on trouve souvent des comités «d'experts». Les organisateurs rencontrent des producteurs, ramènent des films sur cassettes qu'ils distribuent aux gens qui font partie du comité de sélection: «Il s'agit de personnes de tout âge: des instituteurs, des familles ordinaires, des adolescents, des professeurs d'université, d'autres du niveau primaire et secondaire. On leur remet une grille à remplir. Le comité de sélection ne se rencontre jamais pour le visionnement d'un film. Chacun le voit chez eux et nous, on établit la programmation après. Nous sélectionnons les coups de cœur.» Les films viennent de tous les pays. La plupart sont présentés en version originale. Ils sont traduits puis narrés en français par des gens de métier. On y présente aussi des primeurs: «Lors de sa sortie commerciale, **Viens danser... sur la lune** de Kit Hood sera peut-être un grand succès ou un échec, personne ne peut deviner.

Carrousel international du film de Rimouski

On le montre avant tout le monde. Avant on présentait des films que tout le monde avait vus, sauf nous!»

Bénévolat et pérennité

Avant, pendant et après le festival, le nombre de bénévoles qui travaillent au Carrousel est impressionnant. Selon les comités, on travaille de façon ponctuelle pendant le festival, ou d'un festival à l'autre. Sylvie Blanchette précise: «Tous les comités sont très importants et toutes les tâches aussi.» Si on ne tient pas compte du nombre d'heures qu'ils consacrent au Carrousel, on trouve pas moins de 300 bénévoles de tous âges qui tirent leur satisfaction dans le seul fait de croire au festival et nourrissent une certaine fierté à être les artisans d'un événement qui se déroule à Rimouski. Chacun vient y chercher quelque chose de différent. Parfois, c'est pour rencontrer d'autres gens, parfois parce qu'ils s'intéressent aux jeunes ou à la technique.

Comment ne pas se battre alors pour sauvegarder le Carrousel? Sylvie Blanchette et ses acolytes n'ont pas l'intention de lâcher prise: «Téléfilm Canada nous a toujours soutenus et la Société générale des industries culturelles (SOGIC) s'est engagée par la suite. Au début, le Carrousel recevait tout juste 5000\$. Il nous a fallu au moins huit ans d'efforts avant d'entrer dans les "lignes majeures". Depuis les dernières grosses coupures, c'est plus difficile

mais au moins, ils ne nous ont pas complètement abandonnés. Nous avons dû nous battre pour continuer d'exister. Les trois paliers de gouvernement nous supportent, mais plus de 65% du budget provient de commanditaires privés que l'on doit solliciter. Il nous faut travailler avec de nombreux partenaires (hôtel, restaurants, etc.) et tous les gens de la région. Peut-être un jour aurons-nous la chance d'avoir un mécène... Cette année, on va probablement mettre en place une Fondation. Le problème de ce genre d'événements, c'est qu'ils reposent souvent sur les épaules d'une seule personne. Si elle quitte, l'événement tombe. On ne souhaite pas que ça se produise au Carrousel.»

Les organisateurs caressent de beaux projets d'avenir. Ils travaillent présentement à mettre sur pied un camp de vacances d'une semaine qui accueillerait une trentaine de jeunes et leur offrirait un programme d'initiation à la pratique cinématographique sur le modèle de Ciné-Impro, une activité qui a connu un grand succès. Ils sont à la recherche d'un nouveau commanditaire. La directrice ne comprend pas que si peu de gens se soucient de préparer une relève car, souligne-t-elle, si on inculque l'amour du cinéma aux jeunes, on forme une relève ET une clientèle.

En ce qui concerne la relève, le Carrousel peut se vanter de contribuer largement à son essor. Le film d'ouverture de la quinzième édition, «**15 ans, c'est tout un cinéma**», a été réalisé par Steve Desrosiers, un jeune mordu de cinéma qui a découvert sa vocation lors d'un atelier de Ciné-Impro. Plusieurs autres jeunes Rimouskois, ou de la région, qui étudient aujourd'hui en cinéma, en communications ou même en théâtre, doivent le choix de leur future carrière au Carrousel. Chaque fois qu'un jeune homme ou une jeune fille vient demander une lettre de recommandation à la direction du festival, les organisateurs s'enorgueillissent de leur travail. Ils débordent également de joie devant l'émerveillement des tout-petits qui découvrent une salle de cinéma pour la première fois. Pour toutes ces raisons, ils tiennent le coup devant l'adversité et ne rêvent que d'une chose: doubler l'âge du festival.

Steve Desrosiers: la passion cinéma

Natif du Bas-du-Fleuve, Steve Desrosiers a découvert le cinéma grâce à Ciné-Impro, un atelier du Carrousel qui donnait la chance à des jeunes de faire un court métrage d'environ 15 minutes sur support vidéo, tous encadrés par des professionnels du cinéma de la région.



Steve Desrosiers, le jeune réalisateur de *15 ans, c'est tout un cinéma*

Carrousel international du film de Rimouski

Un cours de cinéma au cégep n'avait pas suffi à éveiller sa vocation. Avec Ciné-Impro, il découvre le milieu, les gens qui font le cinéma: «C'est l'atmosphère du plateau de tournage qui m'a frappé. Nous étions sous la supervision de Paul Lapointe qui travaillait à Radio-Québec. C'était en 1993. Je devais débiter en biologie à l'université. Je me suis tout de même inscrit mais, après un an, je voyais bien que je n'étais pas à ma place. Après, ce fut l'Université de Montréal pour entreprendre une spécialisation en études cinématographiques. Maintenant, je débute un baccalauréat en communications à l'UQAM. Je suis mûr pour la pratique.»

«Cet été, le Carrousel, qui allait fêter son 15^e anniversaire, m'a offert une excellente occasion. Je suis allé rencontrer Paul Lapointe, que je connaissais déjà, ainsi que Denis Boies. Je leur ai proposé de travailler avec eux. Malheureusement, ils n'avaient pas vraiment de travail rémunéré à m'offrir pour cause de restrictions budgétaires. Mais ils ont immédiatement ajouté qu'ils souhaitaient produire un documentaire sur le Carrousel, composé surtout de matériel d'archives, et qui serait présenté lors de la soirée d'ouverture.»

Deux semaines plus tard, comme ils avaient réussi à trouver les fonds nécessaires, ils m'ont proposé de le réaliser. J'ai tout de suite sauté sur l'occasion.»

«Le projet s'est peu à peu précisé. Au lieu de préparer un spectacle, ils voulaient offrir au public un film qui présenterait une rétrospective des 15 ans d'existence du Carrousel. Le film devait être composé des deux tiers de matériel d'archives pour un tiers de nouveau matériel. Les proportions se sont inversées. Le film a été divisé en trois volets: interviews avec des anciens présidents, avec des jeunes qui, grâce au Carrousel, se sont dirigés, comme moi, vers le cinéma et finalement des spectateurs du Carrousel, jeunes et adultes. On m'a vraiment donné carte blanche.»

«Dans la région, le Carrousel a incité plusieurs jeunes à se diriger vers le cinéma, ou encore vers les arts en général. Certains veulent devenir danseurs, comédiens, d'autres se destinent aux métiers de la scène. De mon côté, je songeais à devenir directeur de la photographie, mais l'expérience que j'ai vécue cet été m'a donné envie de travailler avec des acteurs, de m'exprimer par le cinéma. Je crois que je vais me diriger du côté de la réalisation.» ■

L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA PRÉSENTE...

LA PLANTE HUMAINE UN FILM DE PIERRE HÉBERT

Le monde en crise de notre fin de millénaire. Pour en traduire l'absurdité, le cinéaste fait alterner des séquences d'animation et des prises de vue réelles racontant l'histoire d'un certain Monsieur Michel, plongé malgré lui dans cette civilisation de l'image qui est la nôtre.



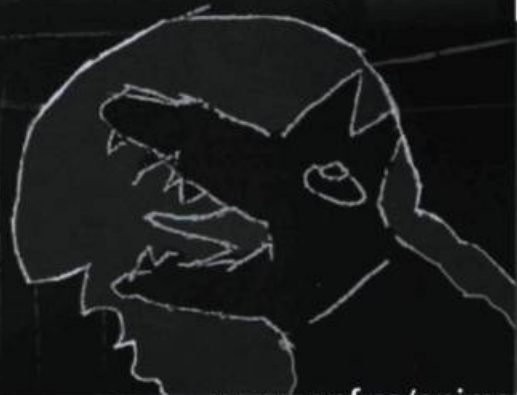
En primeur
à Télé-Québec,

le 11 janvier 1998 à 19h30

«...Pierre Hébert, sans doute le plus grand cinéaste d'animation contemporain...»

Le Monde diplomatique

PRIX AQCC-SODEC DU
MEILLEUR LONG MÉTRAGE
QUÉBÉCOIS 1996



www.onf.ca/animation